

Établir le dialogue par l'art contemporain en région

Virginia Pésémapéo Bordeleau

Volume 24, numéro 4, 2019

Les autochtones, aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pésémapéo Bordeleau, V. (2019). Établir le dialogue par l'art contemporain en région. *Histoire Québec*, 24(4), 9–11.

Établir le dialogue par l'art contemporain en région

par Virginia Pésémapéo Bordeleau

Née en Jamésie, au nord-ouest du Québec, Virginia Pésémapéo Bordeleau est une artiste multidisciplinaire d'origine crie. En 2006, elle obtient le prix d'excellence en région remis par le Conseil des arts et lettres du Québec et la mention Télé-Québec en poésie. Elle publie un premier roman, *Ourse Bleue*, en 2007, chez La Pleine Lune. Ce roman est en cours de traduction en anglais. En 2012, elle est lauréate pour le Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue. Elle a publié un recueil de poèmes chez Mémoire d'encrier, *De rouge et de blanc*, puis en 2013 paraît le roman *L'amant du lac* et en 2014, *L'enfant hiver*. Ses derniers recueils de poésie, *Je te veux vivant*, 2016, et *Poésie en marche pour Sindy*, 2018, ont été publiés aux Éditions du Quartz. La même année elle publie son premier livre de contes illustrés aux Éditions Hannenorak, *Celle-Qui-Va*. Ses romans obtiennent des critiques favorables dans *Le Devoir* et *La Presse*. *Winter Child*, une traduction anglaise (2017) de *L'enfant hiver*, a reçu une bonne critique dans *The Globe and Mail*.

Établir le dialogue par l'art contemporain en région

Il existe depuis quelques années un travail de collaboration entre les artistes autochtones et allochtones en art contemporain de l'Abitibi et du Témiscamingue. Comme nous sommes loin des grands centres de diffusion, notre créativité est ignorée par le reste du Québec. Et pourtant, que de grandeur on y trouve en fouillant un peu! Nous sommes sur le thème d'un échange par la culture et du maintien d'un dialogue amorcé par l'art.

Il y eut espoir d'un début de dialogue par Samuel de Champlain, visionnaire dont le rêve fut d'unir les nouveaux arrivants aux habitants de ce continent, neuf à ses yeux. Il voulait créer un peuple métis, rêve anéanti par le goût de la conquête, par la division, par la corruption. Les guerres se sont multipliées, frères rouges contre frères rouges pour obéir aux vœux des envahisseurs, anglais ou français, frères asservis par l'alcool.

Puis ce fut le silence. Peuple dompté, peuple soumis, l'homme rouge parqué dans des réserves a fermé les yeux et scellé ses lèvres. Longtemps. Ses territoires occupés par le conquérant. Il fallait qu'un jour il y ait un dialogue, avec écoute de part et d'autre, car les temps changent, la terre a besoin de nous tous afin que nous restions en vie.

Et qui donc, sinon les créateurs, les artistes visionnaires, sans frontières, sans œillères, sans préjugés sauront construire le pont vers l'échange, créer une confiance réciproque, l'entraide?

Maintenir le dialogue :

Dialogue II ou de l'art à la réconciliation

Dialogue II, présentée au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda du début juin à la mi-septembre 2015, découlait d'un travail en duo de création unissant un membre des Premières Nations de l'Abitibi ou du Témiscamingue avec un artiste allochtone dont la carrière est établie. La conception et l'idéation furent élaborées par deux commissaires issus des deux cultures,

Jean-Jacques Lachapelle, directeur du Centre d'expositions, et moi-même, artiste multidisciplinaire crie. Fait du hasard, on présentait en même temps les conclusions de la Commission de vérité et réconciliation du Canada.



Dialogue II, First contact, Karl Chevrier et Jacques Baril,
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda.
(Crédit photo : Virginia P. Bordeleau)



Dialogue I, Kevin Papatie, vidéo,
Centre l'Écart, Rouyn-Noranda.
(Crédit photo : Christian Leduc)

Parlons d'abord de l'origine de cette collaboration. En 2014, Jean-Jacques Lachapelle, en tant que commissaire, réunissait sculpteurs, peintres, vidéastes autochtones au Centre d'art actuel L'Écart, dans une présentation intitulée *Dialogue*. À l'exception d'une artiste, aucun des exposants n'avait jamais eu accès à un lieu de diffusion, parce qu'ils ne répondaient pas aux critères convenus pour ces vitrines de rayonnement de l'art. Frank Polson, peintre algonquin, a résumé son cheminement : « *C'est la première fois que j'expose dans un endroit professionnel hors réserve.* »

Depuis cette première expérience, les artistes présentés par M. Lachapelle sont sollicités par des centres d'exposition dédiés normalement à des créateurs ayant une démarche et une reconnaissance de leurs pairs. Cet exemple prouve qu'il faut parfois oser transgresser les règles établies.

Ce fut une découverte dans ce milieu habitué à l'idée que les Autochtones ne font que de l'artisanat. Ces artistes encore proches de leur culture ancestrale, à proximité d'une vie nomade, parlant couramment leur langue maternelle se permettaient l'intégration du traditionnel au contemporain. La force et l'originalité des œuvres amenèrent les membres du centre d'art à aller à la rencontre de ces confrères intrigants, à travailler ensemble pour un échange vrai et profond.

Pour *Dialogue II*, notre choix comme commissaires d'ouvrir le projet à des formes d'expressions très larges a donné des résultats étonnants. « *J'habite deux mondes, mais aucun ne m'habite.* » Déclaration de Kevin Papatie, vidéaste au Wapikoni Mobile, qui a travaillé avec la poète slameuse Sonia Cotten, dont les mots convertis en images ont été projetés dans un bassin d'eau. Une sculpture-installation, celle de Karl Chevrier et Jacques Baril, abordait le premier contact sous l'angle du symbole : un canot de cèdre sectionné, peint en bleu, dans lequel s'encastrait le canot d'écorce de bouleau de l'Amérindien. Nous entrons dans la symbolique des rivières, routes naturelles vers la pénétration du territoire. Le couple formé de Malik Kistabish, danseur

traditionnel, et d'Andréane Boulanger, danseuse-performer, présentait un métissage de techniques en une prestation où leurs gestes se provoquaient et se répondaient mutuellement. Quant à Joanne Poitras et Éliane Kistabish, elles présentaient une installation sonore composée de statuettes d'argile, cuites sur feu artisanal, au-dessus desquelles elles ont suspendu un tableau sur géofilm. Darrell McBride, vidéaste, et Christian Leduc, photographe, abordaient le cas tragique des femmes disparues ou assassinées. Une vidéo de McBride, *1186 Am I next*, était projetée entre deux photos immenses de Leduc. Finalement, les artisanes du Centre culturel Shabogamak de Senneterre et Gaétane Godbout parlaient du prétexte d'une courteline à fabriquer pour organiser des rencontres silencieuses. Les carreaux de la pièce intitulée *Nepagan* ont inspiré des toiles à Godbout portant sur le thème des similitudes. À souligner également une installation-performance du duo Geneviève et Mathieu, *La Jamésie*, le nom pour des plans politiques et nordiques, que les artistes se sont appropriés en un discours tribal, brut, en lien avec la nature. Comme les duos avaient été formés de manière intuitive, je laisse ce commentaire de Kevin Papatie sur le résultat de son expérience : « *Le meilleur blind date de ma vie!* »

Le troisième projet de *Dialogue* consiste à inviter des artistes autochtones du Québec et du Nord-Est ontarien à exposer des œuvres au Musée d'art à Rouyn-Noranda pour l'été 2019. Le thème portera sur les langues afin de souligner l'année internationale des langues autochtones. À nouveau en cocommissariat avec Jean-Jacques Lachapelle, nous allons réitérer la présentation d'artistes dont le travail peut étonner les amateurs d'art. Le MA, nouveau musée en région éloignée, se donne le mandat de présenter ponctuellement le travail d'artistes autochtones des Amériques. Il serait le seul musée au Québec mais aussi au Canada à avoir cette niche originale sur sa programmation; à part bien entendu les musées consacrés exclusivement à l'art amérindien. Avec *Dialogue III* nous voulons aller plus largement vers d'autres bassins de créateurs. Dans le lot, il y aura des artistes reconnus et d'autres qui seront invités à faire une première incursion dans un lieu de grande affluence.



Poésie en marche pour Sindy, Virginia P. Bordeleau. (Crédit photo : Centre d'exposition Val-d'Or)

Lorsqu'il est question d'échanges inter-Amériques, il est pertinent de parler de *Dialogue IV* qui se tiendra d'abord au MA à Rouyn-Noranda à l'été 2020 puis au Musée d'anthropologie de Xalapa, au Mexique, à l'automne de la même année. Ces expositions mettront l'accent sur le travail d'un duo de femmes, l'une d'origine Nahua, Guillermina Ortega, et moi-même, Crie. Le thème qui nous rassemble aborde la disparition ou l'assassinat de nos sœurs dans nos communautés respectives. Personnellement, je vais montrer le résultat d'une création en tissus faite en collaboration avec les femmes de Val-d'Or, celles qui ont dénoncé les abus des forces policières. Intitulé *Les Brodeuses*, ce projet se voulait des moments de silence entre nous afin de coudre symboliquement les blessures que nous portons en tant que femmes, mais aussi en tant qu'Amérindiennes.

Aki Odehi ou Lieux de cœur

Ce projet en *land art* a été mis en chantier en 2016 par le Centre d'exposition de Val-d'Or en collaboration avec le Centre autochtone du même endroit. À la suite de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, des programmes ont été créés par le Conseil des arts du Canada pour que des artistes autochtones et allochtones puissent travailler en coopération afin d'apprendre à se connaître et de nouer des liens. C'est à l'intérieur de ce programme que Carmelle Adam, directrice du Centre d'exposition, a engagé Sonia Robertson, une Innuée de Mashteuiatsh, en tant que commissaire. Parmi les cinq artistes choisis deux étaient québécois, Véronique Doucet et Jacques Baril. Il y avait aussi Kevin Papatie et Karl Chevrier, tous deux d'origine algonquienne, et moi.

Nous devons faire le lien avec les premiers habitants du territoire, rencontrer les Aînés, parler avec eux, les écouter. Car le cœur du projet abordait les blessures infligées aux personnes mais aussi à la Terre-Mère, nous devons donc agir avec respect et délicatesse. Les artistes amérindiens étaient accompagnateurs et conseillers des Québécois lors des visites dans les communautés de Pikogan, de Kitcisakik et de Timiskaming. Plusieurs rencontres plus tard, chacun de nous avait un thème et l'endroit sur le territoire pour commencer son projet. Véronique Doucet a abordé la violence faite aux femmes, Jacques Baril a investi le lieu de rassemblement, la Pointe Appitipic, d'où les Abbittibiwinis avaient été chassés pour être relégués à Pikogan. Karl Chevrier a parlé des pensionnats lors d'une performance incroyablement touchante, intitulée *Run and Hide*, ces mots que les parents disaient à leurs enfants lorsque la police montée venait les chercher pour les kidnapper. Kevin Papatie, pour sa part, a touché le sujet de la déforestation et de l'inondation de son territoire par les barrages hydroélectriques. Mon projet intitulé *Poésie en marche pour Sindy* consistait en une action urbaine visant à mettre en lumière la disparition de Sindy Ruperthouse à Val-d'Or. Elle était originaire de Pikogan. J'ai semé des jardins de fleurs en son honneur dans les lieux significatifs pour elle,



Poésie en marche pour Sindy,
Virginia P. Bordeleau, action urbaine.
(Crédit photo : Centre d'exposition Val-d'Or)

organisé deux marches à travers la ville avec la population autochtone et allochtone en récitant des poèmes. Ces écrits ont été publiés sous un recueil lancé en novembre 2018 portant le même titre, *Poésie en marche pour Sindy*.

Je témoigne qu'il est possible de travailler entre artistes d'origines différentes dans nos territoires. Il suffit d'instaurer des circonstances favorables avec un esprit ouvert et respectueux. Je ne suis pas en accord avec le terme « réconciliation » galvaudé depuis quelques années pour remettre à l'heure la pendule détraquée des relations entre nous. Nous devons d'abord devenir des alliés avant de parler d'amitié ou de réconciliation.